Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 81 (1952)

Heft: 9

Artikel: L'adolescent en face du modèle

Autor: Déchancé, Geneviève

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1040618

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'adolescent en face du modèle

Pourquoi les saints ont-ils des imitateurs et pourquoi les grands hommes de bien ont-ils entraîné derrière eux des foules? Ils ne demandent rien *et pourtant ils obtiennent. Ils n'ont pas besoin d'exhorter: ils n'ont qu'à* exister. *Leur existence est un appel.*

BERGSON (Deux Sources, pp. 29-30).

De tout temps, les hommes proposèrent à l'adolescence et à la jeunesse des modèles à imiter. Plutarque écrivit pour elles sa *Vie des hommes illustres*. Platon, dans *La République* et dans *Les lois*, mit en lumière la nécessité des modèles et de l'élite. C'est qu'en effet nos actes de volonté sont déterminés par nos préférences, d'où l'importance fondamentale des valeurs qui agissent sur nous et qui nous meuvent.

Scheler [1], dans son livre : *Vorbilder und Fûhrer*, a bien vu le rôle de l'exemple comme moteur, plus fort que celui de l'enseignement et de la connaissance qui s'ensuit. Pour lui, le modèle incarne un type de valeur dépendant des circonstances historiques et individuelles. Toutefois, l'expérience semble montrer que, la plupart du temps, l'homme ne choisit pas son modèle d'après une valeur, mais d'après lui-même, d'après son tempérament, ses aspirations, ses désirs. Il est vrai que l'ambiance de la société dans laquelle il vit l'influence, et que cette influence s'imbrique avec ses propres tendances. Mais ceci fait partie de la sociologie. Revenons au modèle : il est certain que « l'influence du modèle est d'autant plus profonde que l'homme qui la subit a moins conscience de sa nature et de son origine [2] ».

Laissons de côté l'influence historique de modèles tels que Gandhi, qui s'adressent surtout aux adultes et n'arrivent aux adolescents que par leur intermédiaire. Ne parlons pas des führer tels que Lénine, Mussolini, Hitler. Ils diffèrent profondément du modèle.

Et avant d'examiner les différentes manières dont les adolescents réagissent en face de leurs modèles, rappelons-nous brièvement que l'adolescence est une période de transition, d'évolution rapide, de trouble. Il est bien difficile de la comprendre à cause de sa perpétuelle mouvance et de son instabilité. Il est encore plus difficile d'avoir une influence véritable et bienfaisante sur elle. Au point de vue intellectuel, une découverte personnelle des valeurs caractérise cette période. Au point de vue affectif, c'est le moment pendant lequel les adolescents se détachent plus ou moins facilement de leurs parents. Il en résulte des crises plus ou moins inconscientes, plus ou moins longues et profondes et des fixations compensatrices sur un autre objet.

---

[1] SCHELER : *Vorbilder und Führer*, traduit par E. MARMY : *Le Saint, le Génie, le Héros*, chez Egloff, Fribourg, Suisse, 1944.

[2] SCHELER, *op. cit.*, p. 31.

I

Quels genres de modèles agissent sur l'adolescent ? Tous ceux qui correspondent à sa soif de vivre par lui-même. Le modèle attire ce qui peut être caché par les apparences : « Deviens ce que tu es. »

Hubert, fils aîné, considéré un peu dans sa famille comme le « Dauphin », de tempérament dominateur, eut, pendant son enfance et son adolescence, l'idéal de l'armée. Les grands soldats de l'histoire, et surtout leurs prouesses, captivèrent son enfance. Adolescent, il inventa mille formes du jeu traditionnel de « gendarmes et voleurs » dont il était toujours le chef organisateur et l'ordonnateur de ses troupes, l'arbitre. Cela pouvait s'appeler « jouer aux contrebandiers », « à la petite guerre », etc... Un grand oncle colonel, vieille culotte de peau, héros des marais de St-Gond, capta l'admiration d'Hubert qui voulut l'imiter jusqu'à sa collection de timbres. Ceci montre bien l'aspect exclusif et totalitaire de l'adolescence : du moment que l'oncle était un grand soldat, tout ce qui l'intéressait était forcément intéressant.

Il semble bien, à celui qui observe un peu profondément, que, pour Hubert, la passion de l'adolescence ait été la suite logique du tempérament que manifestait l'enfant : aîné, autoritaire, intelligent, organisateur. Il s'est fixé pour un temps sur l'oncle colonel. Puis à 14 ½ ans, en rhétorique, il réfléchit sur le sens de la vie. C'est en mathématiques élémentaires qu'il bifurqua vers un « plus haut service ». De cela, on ne sait pas grand-chose, car il n'en a jamais parlé. Toutefois, il n'a pas perdu cet amour du commandement et de l'organisation. Pour lui, les processions doivent ressembler plus à des parades militaires qu'à des troupeaux suivant un enterrement, et, tel un officier supérieur, il passe en revue les garçons du catéchisme, les jocistes... et jusqu'aux petites filles et aux « Dames du Sacré-Cœur » que la tradition l'oblige d'accepter dans le cortège.

Aude, nature très passionnée, apprit la musique avec sa mère et sa tante. Comme elle était fort douée et très peu docile, on la confia à un professeur de l'Ecole normale de musique. On dit parfois que les contraires s'attirent. Aude jouait en grandeur et en assurance, Mlle Noémie, tout en délicatesse et en nuances. Tout d'abord Aude, qui s'enflamma pour Mlle Noémie, affirma que son professeur avait un jeu plein d'envergure et de force. En même temps, elle s'efforça d'imiter la finesse d'exécution et les nuances « impondérables » de Mlle Noémie. Toute parole de Mlle Noémie était un dogme. Hors Mlle Noémie, point de salut. C'était une véritable passion. Aude acquit un très joli talent. Bien plus, elle entoura son cher professeur de toutes les attentions affectueuses et admiratrices d'un fervent disciple. Elle se proposa pour lui faire ses courses... Un hiver, Mlle Noémie eut la grippe. Toute la famille d'Aude fut invitée à porter le deuil et à écouter, matin et soir, le communiqué : « Aujourd'hui, recul sur tous les fronts, Mlle Noémie a 37° 9. »

Aude n'est plus une adolescente... mais la flamme dure toujours... Elle durera peut-être jusqu'à ce qu'Aude rencontre le Prince Charmant... si elle ne se montre pas trop difficile. Mais pourra-t-elle le voir autrement qu'à travers la personnalité de Mlle Noémie ? Car les conseils musicaux donnés par sa mère et sa tante n'ont depuis longtemps plus aucune valeur aux yeux d'Aude. Les mêmes tombant des lèvres de Mlle Noémie sont des prophéties. Un jour, Aude (elle avait alors dix-sept ans) attendait un coup de téléphone de Mlle Noémie.

Toute la famille était alertée. La sonnerie du téléphone se fit entendre et Louis, frère cadet d'Aude, osa prendre l'écoute : « Oui... oui, ma tante... Maman ne sort pas aujourd'hui. Elle sera très contente de vous voir... » Aude, sur ces entrefaites, était arrivée, toute tremblante d'indignation : Grouchy ?... c'était Blücher !

Comment expliquer la naissance et la persistance, la violence même de cette passion ? Au milieu de frères et sœurs extrêmement brillants dans leurs études et pétillants d'esprit, Aude, moins jolie que ses sœurs, de taille plus petite, avait également l'esprit moins vif et moins de facilité au collège. Son « infériorité » lui donna la force de travailler assidûment, plus que les autres, la musique, même avant de rencontrer Mlle Noémie ; sa volonté de triompher lui permit d'embrasser la carrière musicale, et, par là, de distancer tous ses frères et sœurs qui ne firent de la musique qu'en amateurs. Ce phénomène est clairement expliqué dans les livres du docteur Adler et dans ce que dit M. Debesse à propos de l'exaltation du moi.

Nos adolescents ne fixent pas leurs yeux sur les seuls adultes. C'est l'âge par excellence où l'on aime avoir son confident, son ami de cœur. Certains d'entre eux mettent dans cette amitié, cette admiration, quelque chose d'excessif.

Pour *Elisabeth*, Dominique incarnait l'« idéal »..., ayant aux yeux d'Elisabeth tout pour elle. Elle l'imitait en tout... Elle acheta un tailleur bleu-marine, comme celui de Dominique, un imperméable gris, comme le sien. Elle imitait ses moindres gestes. Mais il se mêlait, sans doute, dans cette admiration aveugle quelque jalousie ou quelque envie, car Elisabeth, qui avait plus de vanité que de franchise, imagina un tas de petites intrigues cancanières autour de Dominique, ce qui compliqua la vie d'Elisabeth et la rendit maladroite et malheureuse. Cette attitude peut s'expliquer par la situation familiale d'Elisabeth, orpheline élevée par une bonne qui devint sa belle-mère et se montrait assez jalouse de l'attention que le père portait à sa fille.

L'amitié de *Jeanne et Jacqueline* est bien plus réconfortante. Les deux enfants se lièrent, à l'école du village, à l'âge de 14 ans. Tout de suite, Jeanne, malgré sa nature discrète et silencieuse, prit de l'ascendant sur Jacqueline, et sans rien demander, elle obtint la conversion au catholicisme de sa compagne. Les parents, hostiles, n'en surent rien du tout, et on raconte des prouesses d'ingéniosité de Jacqueline pour aller communier. Cette conversion ne fut pas un feu de paille. On connaît la persévérance de Jacqueline qui, soutenue par son amitié avec Jeanne, sut tout doucement gagner les siens, au moins à la tolérance.

Il pourrait être intéressant de signaler que des parents et des amis crurent opportun de faire savoir à la famille de Jeanne les « mauvaises fréquentations » de leur fille ! Les parents répondirent qu'ils étaient au courant.

Faut-il dire un mot, ici, de l'influence du *cinéma* et de l'ambiance du siècle ? Nous connaissons tant de jeunes qui s'ingénient à imiter les stars à la mode, ce qui entraîne un entretien fastidieux de leur beauté et même parfois des catastrophes, comme cette pauvre fille qui trouva la mort à force de s'être fait maigrir. « Je voudrais un mari qui ressemble à J.-L. Barrault », disait Gilberte. Même remarque chez les garçons : « J'aime assez cette fille parce qu'elle ressemble à Michèle Morgan. » Et ils sont capables de grands enthousiasmes. Le cinéma présente, en effet, dans ses héros, toute une série de modèles plus ou moins imi-

tables et capables, par tout l'appareil sensoriel qui les enveloppe, de remuer le cœur et l'imagination des adolescents. Le docteur Locard signale des cas de criminalité juvénile par pure imitation. Nous n'insisterons pas sur ce sujet qui a été admirablement traité par des spécialistes.

La *presse* enfantine et la presse pour adultes, alternativement lues par les adolescents (puisqu'il n'y a pas de journaux qui leur soient destinés) leur propose, dans ses faits divers, ses grands titres et ses illustrations, des héros irrésistibles. C'est pour cela qu'ils emploient le vocabulaire de leurs hebdomadaires, qu'ils s'entretiennent plus volontiers du dernier drame policier que de Corneille et de Racine. C'est pourquoi l'on en voit tant qui veulent être boxeurs, champions cyclistes, voire même voleurs d'autos.

Et lorsque vous passez dans une cour de récréation, rangez-vous, car vous entendez un jeune athlète qui s'écrie : « Attention, je suis Tarzan. » Et plus loin : « Vas-y, Zorro. » Ceci se rencontre aussi bien chez les adolescents que chez les enfants.

N'oublions pas que nos jeunes personnages ne sont pas sensibles qu'aux modèles positifs ! Il y a les « repoussoirs ». Combien de fois n'entendons-nous pas : « Jamais je ne ferai comme lui », ou elle. Cette horreur provient souvent d'une contrainte qui n'a pas été acceptée par l'adolescent, lorsque l'autorité a été mal exercée par exemple.

C'est le cas de *Sabine*, 14 ans, qui écrivait à son confident : « Je vais être « Mère » ; j'ai longuement réfléchi..., etc. » Le contexte exprimait sa profonde admiration pour telles religieuses qui l'élevaient : « Les Mères. » Brusquement, au bout de quelques mois, elle changea de décision. « Ah ! merci ! me faire bonne Sœur, jamais de la vie ! Quelle galère ! » Que s'était-il passé ? Sabine, extrêmement impressionnable, artiste, fantaisiste, non sans cœur et sans égoïsme, a dû comparaître chez la « Maîtresse du Pensionnat » pour je ne sais quelle incartade (du « mauvais esprit », croit-on). La dite Maîtresse est une réelle éducatrice. Mais il faut croire que Sabine ne put supporter les vérités qu'elle entendit. Persuadée qu'on était injuste pour elle, elle répondit avec insolence... Il y eut une brisure dans la confiance. « La haine contre telle personne incarnant telle valeur conduit à une réaction contre cette valeur [1]. »

Enfin, il y a des adolescents qui ne semblent pas avoir traversé de crise sentimentale. *René* a bien manifesté au cours de son adolescence et ensuite quelques détestations violentes, mais il semble bien qu'il n'a jamais projeté ses sentiments sur un modèle, de quelque nature qu'il soit. Il ne s'est jamais enthousiasmé pour un ami ou pour une vedette et demeure assez dilettante, touchant à tout mais ne s'engageant jamais. Jamais il n'a pu prendre de décision. A 25 ans, il vit avec sa mère. Ce qu'Adler note sur l'angoisse [2] éclaire en partie ce cas de sclérose. Et l'on peut se demander si, pour sortir de soi, il ne faut pas nécessairement, d'une manière ou d'une autre, « communier » avec autrui ; aimer et admirer [3]. René, malgré toutes ses qualités d'intelligence et de cœur reste mesquin. Il n'admire pas.

---

[1] Scheler, *op. cit.*, p. 54. [2] Adler, *op. cit.*, p. 155.

[3] Cf. Lacroix : *Force et faiblesse de la famille*, pp. 73-74. « L'homme n'est pas un tout qui se suffit à soi-même, un absolu séparé de tout le reste, mais il n'existe que comme le terme de multiples rapports, et pour lui *croître dans l'être, c'est croître dans les relations.* »

Pour résumer l'attitude de nos adolescents en face des modèles, nous pouvons remarquer qu'ils les acceptent ou les refusent assez totalement. Leur imitation est plutôt du copiage. Ce n'est que peu à peu, en s'affranchissant de leurs « sens uniques », qu'ils critiquent et choisissent intelligemment ce qui est imitable. Habituellement que de partis pris en bien et en mal ; que d'étiquettes qui ne changeront que lorsque les adolescents mûriront. Pour le moment celui-ci est un « balèze » et cet autre un « abruti ». C'est ainsi qu'ils cataloguent leur entourage.

II

Comment agissent les modèles ?

D'où vient que nous imitons telle personne et non pas telle autre ? C'est ici qu'intervient le phénomène de *l'imitation*. Purement automatique, on le rencontre surtout dans les cas pathologiques. Elle peut exister entre deux êtres que ne relie aucune sympathie [1]. Mais l'imitation a lieu « quand la perception est arrêtée dans son développement vers l'action et la réflexion ; c'est le développement monstrueux d'un moment de la perception [2] ». L'image, au moment où elle pénètre dans la conscience, au lieu de susciter une réaction personnelle se traduit par un mouvement automatique. Nous imitons, la plupart du temps, par contagion affective. Mais cela ne se déclenche pas toujours immédiatement. L'imitation s'explique, d'après la théorie de M. Burloud, par l'acquisition inconsciente d'un schème moteur. Une coordination de tendances de même nature agit sur divers plans. Le fait que l'imitation copie une forme générale et laisse tomber les détails vérifie cette théorie. Comment expliquer qu'une idée puisse passer d'un esprit dans un autre esprit ? Il semble que nous imitons d'abord les conduites, puis celles-ci nous mènent à l'assimilation des sentiments et des manières de penser. Enfin qu'est-ce qui donne à tels individus l'ascendant sur nous ? à tels autres la grégarité ? Nous l'avons vu dans les exemples qui précèdent, ce sont tout d'abord les *tendances affectives*, unies à la volonté. Tarde [3] montre que l'imitation va toujours de l'inférieur au supérieur.

Le modèle agit sur nos puissance d'aimer ou de haïr, de telle sorte qu'il oriente notre personnalité, avant même que celle-ci ait pu le choisir. Il nous attire presque malgré nous. Et cela, dès l'âge le plus tendre. L'action la plus puissante exercée sur un sujet vient donc de ce qu'on appelle le bon et le mauvais exemple. D'après Scheler, la destinée des gens est commandée par les images qu'ils ont sous les yeux. Comment agissent ces images ? Souvent, celui qui cherche le moins à exercer une influence est celui qui exerce la plus grande influence. La responsable d'une équipe d'Action catholique vit un jour venir à elle une équipière qu'elle connaissait peu et avec qui elle n'avait guère eu de conversation en dehors des cercles d'études. « Vous m'avez beaucoup aidée et je viens vous remercier. Vous ne pouvez pas savoir, mais vous êtes pour beaucoup dans la décision que je prends. Je vous dois une très grande reconnaissance. » Scheler avoue qu'on ne connaît pas le pourquoi de ses sympathies et antipathies. Il y a des gens dont on ne peut pas faire abstraction. Par ailleurs certains modèles sont comme la voix de la conscience d'autrui. Ils semblent des reproches vivants

---

[1] Delacroix : *De l'automatisme dans l'imitation*, Journal de psychologie, 1921, p. 101

[2] Delacroix : *Psychologie de l'art*, p. 57.

[3] Tarde : *Les lois de l'imitation*, p. 248.

et, dans certains milieux, sont souvent détestés et persécutés par les mauvaises consciences.

A quelles conditions le modèle peut-il avoir une action durable sur l'adolescent exclusif, superficiel et instable ? On sait que plus l'enfant est jeune, plus il est plastique et réceptif aux influences. Nous avons vu que l'action du modèle se réalise de façon bien différente suivant les dispositions intérieures et inconscientes de l'adolescent. Cette action dépend aussi des différentes sortes de modèles : Scheler distingue le modèle dans la profession, tel l'oncle d'Hubert ; le professeur d'Aude ; le modèle dans la famille, dans la nation ; les modèles anonymes et les « belles âmes ». Il les hiérarchise, reconnaissant au « saint » le rayonnement le plus puissant et le plus total, parce que, chez lui, « l'être, l'œuvre et l'agir se confondent avec la personnalité ». C'est la foi et non la preuve qui attire les hommes à sa suite. Cette action est aussi mystérieuse que réelle.

Enfin nos modèles, aussi saints soient-ils, ont leurs *limites* qui est la vocation particulière de chacun. Quand nous prenons conscience des « dieux que nous servons », nous commençons déjà à mettre une limite rationnelle à leur action auparavant inconsciente pour nous. C'est ce qui se passe, par exemple, lorsque l'adolescent accepte ou refuse l'action qui s'est exercée sur lui ; lorsqu'il se réengage librement en prenant conscience de l'inimitable singularité de toute existence humaine. Malheureusement cette prise de conscience n'est pas toujours assez profonde et assez libre ; il faut souvent bien des années pour arriver à accepter sa propre destinée.

III

Quel doit être le rôle de l'éducateur, du point de vue qui nous occupe ?

Il doit viser à procurer à l'enfant des exemples vivants, attrayants, accessibles à leur mentalité, répondant à leurs aspirations et capables d'avoir sur eux une action bienfaisante. Il veillera à leur montrer, parmi les « exemples » qui s'étalent sous leurs yeux, ce qu'il y a de beau, d'imitable, et aussi ce qui est à rejeter. Qu'il ne craigne pas de surveiller — sans en avoir l'air — leurs lectures, d'expliquer aux parents pourquoi tels journaux sont mauvais, de leur en indiquer de meilleurs. Il existe une bonne documentation sur cette question extrêmement importante.

L'éducateur doit encore se rappeler qu'il vaut mieux *être* que dire ou faire ; qu'il est préférable de renoncer au succès et au résultat, de renoncer à produire un effet visible, qui est, la plupart du temps, une apparence trompeuse. C'est dans la prudence, la patience et le respect que nous avons pour autrui, que se découvrira un jour la réponse que nous attendons, ou la vérité que nous cherchons à éclairer.

Les enfants ont les yeux fixés sur l'adulte. Son action sera bienfaisante, dans la mesure où le calme habituel, la fermeté et la douceur s'harmoniseront avec le dynamisme et la joie intérieure. Les adolescents sont très clairvoyants. Ils perçoivent et respectent la vérité dans les attitudes. Il y a des personnes qu'on ne peut pas tromper facilement, parce que leur attitude nette et simple appelle la franchise. Ce n'est pas un vain mot que celui de saint Jean (VIII, 32) : « La vérité vous délivrera. »

Il y a quelques erreurs à éviter dans la présentation du modèle à l'adolescent : se garder de ne jamais proposer en exemple tel de ses camarades : cela excite la jalousie, la vanité, l'envie et la haine, et peut amener l'adolescent à chercher

à *paraître* autre qu'il n'est, pour *plaire* à l'adulte, comme un tel, ou mieux qu'un tel. Cette erreur, très grave et malheureusement fréquente, explique bien des attitudes fausses dont les conséquences peuvent être des catastrophes psychologiques et morales. En corollaire, peut-on exhorter un enfant à « donner le bon exemple » ? Là aussi on risque de développer la vanité, les tendances à l'orgueil et à la domination. Il est enfin très maladroit de se poser soi-même en exemple, ou en victime, ou de regretter les temps passés : « Quand j'étais jeune. » Un peu d'humilité et de perspicacité aident à éviter ces charlatanismes.

On ne saurait trop insister sur la nécessité de ne jamais mentir, sous aucun prétexte. Et là nous prenons le Christ-Jésus comme modèle : « Je suis venu pour rendre témoignage à la Vérité. » Le mensonge jette le trouble et la discorde entre les esprits. La simplicité, c'est la vérité pure et transparente qui fait disparaître la différence entre l'être et le paraître.

Comment défendre l'autorité du modèle dans un éducateur très imparfait ? On peut toujours montrer ce qu'il y a de bon dans sa conduite. On peut aussi expliquer que personne n'est parfait, que personne ne peut tout comprendre, ni voir tous les côtés d'une affaire. Enfin on peut inviter adroitement les adolescents à essayer d'être plus gentils, de ne pas faire « marcher » la personne en question pour voir si cela arrange les choses. Là encore, pas de règle générale, mais du tact, de la discrétion, de l'humilité.

Il y a des éducateurs à qui les enfants ne « répondent » presque jamais de façon insolente et de qui ils ne parlent jamais sans respect lorsqu'ils sont entre eux. C'est que la politesse appelle la politesse. Les plus « sauvages », à la longue, s'y laissent prendre. Il y a des éducateurs dont la seule présence pacifie, parce qu'ils sont calmes, parce qu'au lieu de dramatiser les disputes, ils rendent à chacun, tels Salomon, une justice tranquille et rapide. Leur présence est une sécurité, non un poids, parce que leur silence intérieur est réel. « L'action la plus profonde, écrit Lavelle [1], est aussi la plus cachée : il semble qu'elle ne produise aucun effet ; pourtant c'est elle qui pénètre le plus loin, mais par un rayonnement qui est insensible. »

Pour nous, chrétiens, notre but doit être de nous remplir assez de l'esprit du Christ, et de nous effacer, pour le laisser, lui, prendre contact directement avec nos adolescents. Poursuivre ce but peut nous aider singulièrement à éliminer tout ce qui, en nous, risque d'accrocher ce qu'il y a de plus superficiel et de moins sincère chez l'adolescent, tout ce qui se réfère à la vanité, à la sensibilité, à la jalousie. Il nous faudra aussi toujours travailler à éliminer, en nous, ce qui vient de la sensibilité et peut nous incliner à moins de justice et de clairvoyance. Le docteur Adler écrit [2] : « Il semble que ce qu'il y a de plus difficile pour un homme soit de se connaître et de se transformer soi-même » ; c'est vrai. Mais nous devons vaincre cette difficulté si nous prétendons faire œuvre utile et vraie. Ayons beaucoup de modestie. Nous ne perdrons pas notre prestige, bien au contraire ! Rien qu'en étant modeste et vrai, nous entraînons, à notre insu, les enfants vers la vérité.

Il reste que dans le cadre de la plupart de nos maisons d'éducation, il est très difficile de laisser à nos adolescents l'usage de leur liberté. C'est pourtant

---

[1] Lavelle : *L'erreur de Narcisse*, p. 75.
[2] Adler, *op. cit.*, p. 14.

cet exercice qu'il faut leur apprendre, en soutenant imperceptiblement leur volonté. Cela est efficace, non dans la mesure des instructions qu'ils reçoivent mais par l'effort qui leur est demandé, et de la manière libre et consentie avec laquelle on leur permet d'y répondre. Il y a là un problème extrêmement grave, si l'on veut assurer la persévérance des adolescents. « La contrainte tue et corrompt [1]. » Ils se rendent parfaitement compte, lorsqu'ils sortent du pensionnat ou du collège, de ce qu'il y a eu de *vrai* et de ce qu'il y a eu de « truqué » dans l'idéal qui leur a été proposé.

Le moyen de tendre à cette action véritable et profonde ? Ne pas attribuer ses échecs éducatifs au mauvais fonds des enfants, mais à soi-même. Evidemment nos échecs ne dépendent pas toujours de nous. Nous n'avons pas toujours le temps ni la possibilité de faire ce que nous voudrions. Il ne faut pas donner non plus trop d'importance à l'échec apparent... Nous ne connaissons pas le fond des âmes. Nous savons qu'une même action peut être inspirée par l'égoïsme ou par l'amour.

Essayons d'imiter Dieu, le Seul qui laisse les êtres parfaitement libres.

« Dire qu'un être agit par sa seule présence, c'est dire que les effets de son action se multiplient sans qu'il ait besoin de le vouloir. C'est ainsi que Dieu gouverne le monde. Et c'est ainsi que procède chacun de nous quand son action est la plus simple et la meilleure. Mais alors tous nos mouvements se développent et s'achèvent avec tant d'aisance et de naturel que nous sommes pour ainsi dire portés par eux, jusque dans l'initiative qui les produit. Il ne faut donc pas s'étonner que la volonté, dès qu'elle intervient, puisse les contrarier en cherchant à les seconder [2]. »

Essayons d'imiter Dieu, le Seul en qui chaque être unique peut trouver son Modèle. Comme le Modèle parfait son action est une pure *présence.* [3]

2 février 1952. GENEVIÈVE DÉCHANCÉ.

Une réserve sûre

Il ne s'agit pas ici de placements d'argent ou de bas de laine, mais bien de la réserve sûre que chaque petit cultivateur peut constituer sous forme de compost dans un coin de son jardin. Ce n'est plus en effet comme autrefois où l'on jetait les détritus de toutes sortes dans un trou creusé à l'endroit le plus caché du jardin. Depuis lors, on a quand même fait quelque progrès dans ce domaine. On sait aujourd'hui que chaque feuille et chaque tige, que les racines et les tubercules contiennent de précieuses substances qui peuvent être réutilisées. Il suffit donc de prendre garde à ce que toutes ces matières si diverses soient mélangées de façon appropriée et soigneusement entassées. Sur chaque couche de déchets on épand un petit peu de Composto Lonza pour provoquer une fermentation rapide et complète. Alors qu'il fallait autrefois plusieurs années pour obtenir un compost bien transformé, ce procédé permet d'atteindre le même résultat en quelques mois, sans pertes appréciables de substances nutritives. La réserve d'énergie ainsi constituée est d'autant plus précieuse à l'heure actuelle qu'il devient toujours plus difficile de se procurer le fumier nécessaire.

---

[1] ADLER, *op. cit.*, p. 17. [2] LAVELLE, *op. cit.*, p. 77.

[3] Extrait d'un travail de séminaire d'une élève de l'Institut de pédagogie des Facultés catholiques de Lyon.